

Pouvons-nous parvenir au bonheur sans satisfaire tous nos désirs ? (documents d'accompagnement partie I)

1ère partie : ce qui donne un sens à la vie, c'est de rechercher le bien

Nous laissons donc derrière nous notre premier cours, où nous avons à la fois découvert et mis en question notre existence de sujet libre et responsable. Certes ce cours nous a permis de prendre la mesure du poids de la norme sociale et du conformisme, mais cela ne signifie pas que l'homme n'est qu'une machine sociale. Alors nous allons revenir vers Socrate et Descartes, retrouver l'effort philosophique de penser par nous-même, voir jusqu'où peut nous mener l'idée que malgré les déterminismes nous sommes capables de nous efforcer de nous en libérer et de penser par nous-mêmes.

Ma vie, puisque je veux croire qu'elle m'appartient me présente alors une question essentielle : « toi, qui t'affirmes comme sujet libre, capable de penser par toi-même, de choisir, et de décider, dans quelle direction veux-tu te diriger ? Quel est le sens de ta vie ? »

*Qu'avons-nous appris, pour l'instant ? Nous savons, tout d'abord, que contrairement à l'animal, dont la vie individuelle est déterminée par la logique naturelle de son espèce, l'humain, lui, n'est plus commandé par l'instinct. La vie humaine semble être, par rapport à la vie animale, un non-sens. Le désir, ouvert à tout, ne fait signe vers rien. « Abîme sans fond que rien ne peut combler », il vise un objet, « le bonheur », qui n'est jamais définit car il est tout, la satisfaction de « toutes les inclinations ». Dès lors, comme le dit Platon, la vie humaine semble absurde comme le **tonneau des Danaïdes**, qu'il faut toujours remplir alors qu'il ne cesse de se vider*

*Comment les philosophes se sont-ils sortis de cette impasse ? En revenant à la question essentielle : « connais-toi toi-même ». Toi, l'humain, n'as tu pas une nature qui te soit propre ? Commence par répondre à cette question, quelle est ta nature ?, et alors tu verras peut être s'ouvrir la direction de ton accomplissement devant toi. Au début de notre année nous avons découvert le concept de **conatus**. Au centre de ce concept il y a une dynamique : « faire tout ce qui est en mon pouvoir pour persévérer dans mon être ». La grande question est donc de savoir quel « être » je suis. « Qui suis-je ? », que l'on peut formuler aussi à la manière d'Aristote, et de toute la philosophie antique : quelle est ma **nature** ? Il y a en effet chez **Aristote** l'idée que tout être vivant a pour vocation principale de s'**actualiser**, de passer de la **puissance** à l'**acte**. Ainsi la graine devient arbre, le fœtus devient cheval, lion, etc. Si nous parvenons à déterminer ce que l'être humain est par nature, alors nous sortirons au moins du caractère insensé de la vie humaine : nous aurons une direction, notre direction à nous, celle qui serait propre à l'espèce humaine. Ainsi Sénèque nous met en garde : pour accomplir ton existence, commence par faire la distinction entre ce que tu es, et ce que tu n'es pas.*

*Une fois que tu sauras ce que tu dois devenir, tu auras la cible. Cette cible, les philosophes de l'Antiquité l'appelaient non pas le bonheur, mais le **souverain bien** (**summum bonum**). L'idée du souverain bien est qu'il existerait un bien suprême, au dessus de tous les autres et auquel tous les autres seraient subordonnés. Si l'être humain veut échapper au désespoir du non-sens, il ne pourra le faire qu'en déterminant ce qu'est sa nature, et quelle voie il doit prendre pour l'accomplir. Il s'agit donc de déterminer ce qu'est le souverain bien, et quel est le chemin pour y parvenir.*

Or cette recherche est compliquée par une dimension de l'existence humaine : la dimension morale.

1./ La dimension morale de l'existence humaine

Toute cette partie peut être contenue dans un tableau, que voici, et dont les sous-parties ne sont que le commentaire.

Les formes que peut prendre l'action humaine	LA CONTRAINTE (la violence)	LE DEVOIR (l'OBLIGATION)		L'IMPULSION	
		LE DEVOIR MORAL	LA PRUDENCE		
Comment se déroule l'action	Je fais parce qu'on me force	Je fais parce que je sens que je le dois	Je fais parce que c'est dans mon intérêt	Je fais parce qu'une impulsion m'emporte	
Quel est la fin de l'action, le but poursuivi	La réalisation de la volonté D'AUTRUI donc - de son PLAISIR (Ex : le viol) - de son BONHEUR (Ex : Eumée et Ulysse) - de sa conception du BIEN (Ex : la conversion forcée)	LE BIEN c'est-à-dire l'idée d'une harmonie universelle	MON BONHEUR c'est-à-dire la satisfaction harmonieuse de tous mes penchants	MON PLAISIR c'est-à-dire la satisfaction de mon penchant du moment	
L'action est-elle volontaire ?	NON car on m'y force	NON la morale héritée	OUI l'Éthique	OUI car je l'ai décidée par un choix rationnel	NON car je suis emporté passivement par mon impulsion

A) L'être humain est un être de liberté

1 -l'être humain n'est pas fait pour la contrainte

Ici nous nous intéressons à la colonne située sur le coté gauche du tableau

- la contrainte : ici quelqu'un a pris le pouvoir sur moi et me nie en tant que conatus. Mon activité n'a plus pour but de me permettre de persévérer dans mon être. Je ne suis plus qu'un instrument au service de la volonté de quelqu'un d'autre. Ma nature d'être humain est donc totalement niée. La contrainte peut prendre trois grandes formes :

1. l'esclavage : ici un autre humain s'est fait mon maître en me soumettant par la violence. Je ne suis plus pour lui un être humain, mais un instrument animé, une sorte de machine qui n'a pas de valeur propre, mais ne vaut que tant qu'elle se plie à sa volonté.

Exemple : 12 years a slave, Steve Mc Queen

2. La tyrannie : c'est très proche de l'esclavage, mais ici on se situe non pas à un niveau interpersonnel (rapport du maître et de l'esclave), mais à un niveau politique. Le tyran est un chef d'Etat qui n'a aucun respect pour ses sujets. Dans la tyrannie les sujets n'ont aucun droit, et que le tyran s'arroge la liberté de faire tout ce qu'il veut.

Exemple : Dans La Chartreuse de Parme, Stendhal raconte comment sur simple décision le Prince de Parme peut choisir d'emprisonner et de mettre à mort n'importe lequel de ses sujets selon son bon plaisir.

3. La soumission mentale : c'est ce qu'on trouve à l'œuvre dans les dérives sectaires. On est très proche de l'esclavage à ceci prêt que dans la soumission mentale les chaînes sont inutiles. En effet l'individu a été endoctriné au point de perdre toute capacité de penser par

Contrainte (on me force)	Devoir (je m'oblige)
Ici pas de liberté parce que ma volonté est soumise à la force qu'autrui exerce sur moi. Dans la contrainte, on me contraint.	Ici il y a liberté parce que c'est bien MOI qui m'oblige. C'est de moi que vient la pression. Dans le devoir, je m'oblige, = je ME contraîns.

Donc nous sommes amenés à mieux comprendre ici ce qu'est **la volonté**, ce qu'est l'**acte volontaire**. Dans l'acte volontaire je ne suis ni forcé par l'autre, ni soumis à mes propres impulsions. Je suis capable, devant un choix à faire, de m'arrêter et de me poser la question essentielle dans laquelle s'enracine toute liberté humaine :

« *que dois-je faire ?* »

Ce qui fonde la **dignité** de l'être humain c'est que l'être humain est doué d'une **volonté singulière**, qui lui est propre. Nous l'avons déjà vu dans les cours précédents, l'être humain est capable de mettre à distance l'impulsion du moment, et ainsi de s'obliger à prendre le temps d'agir, de réfléchir, avant d'agir. Cette aptitude à la délibération, c'est ce qu'on appelle la **raison pratique**. Le propre de la **liberté humaine** c'est donc notre capacité à nous contraindre nous-mêmes. Ainsi notre volonté ne prend-elle pas simplement la forme « *je veux* », mais prend la forme « *je dois* ». Voilà notre paradoxe expliqué : ce n'est pas parce que nous voulons que nous sommes libres, c'est parce que notre volonté prend la forme du devoir que nous sommes libres ! La liberté humaine c'est le choix de déterminer ce que l'on doit faire.

Qu'il s'agisse de mon orientation Parcoursup, de ma vie sentimentale, de mes amitiés, de mes activités, je suis libre parce que je peux me poser cette question. Ainsi **Sartre** affirme-t-il que le mot qui résume le mieux la liberté humaine, c'est le mot **engagement**. Je ne suis pleinement volontaire que lorsque je décide que c'est A que je DOIS faire et non pas B. Je ne suis pleinement libre que lorsque mon acte présent engage ma vie future et qu'ainsi ma volonté n'est plus une ligne brisée, une ligne en pointillés sans cesse vaincue par les envies du moment, mais une ligne continuée, dans laquelle je me tiens aux objectifs que je me suis fixé, je TIENS mes engagements.

2./ la difficile recherche du bien : la vision morale du monde

Ici nous allons analyser en détail des deux colonnes centrales du tableau

Voilà donc le point de départ de toute vie humaine : la confrontation à la question essentielle, « *que dois-je faire ?* » Mais les choses se compliquent car il y a deux manières radicalement différentes, d'après **Emmanuel Kant**, d'accueillir et de répondre à cette question.

A) Vivre pour être heureux ou vivre pour être juste?

Nous, humains, êtres libres, nous sommes des êtres pris dans un dilemme perpétuel et difficile à vivre : nous avons tendance à rechercher deux objets radicalement différents :

- nous voulons être heureux
- nous voulons être bons

Ce dilemme apparaît clairement dans un des mythes les plus célèbres popularisés par **Platon** : le mythe de Gygès. (lire le texte : [Platon anneau de Gygès](#)). Nous allons analyser ces deux dynamiques séparément pour commencer.

1- vivre pour être heureux : l'homme prudent cherche son bonheur

Ici lorsque je dis je dois je me pose la question suivante :

*ETANT DONNÉ que je veux être heureux dans ma vie
QUE DOIS-JE faire pour y parvenir.*

Dans cette situation la liberté, comme capacité à s'imposer des devoirs, consiste à ne pas se laisser, comme un enfant, guider par ses impulsions, mais ordonner sa vie pour rechercher son propre bonheur. Par exemple, si je sens que chanter peut me rendre heureux, je vais me forcer à prendre

des cours de chant et à m'exercer, je m'impose des devoirs à moi-même pour réaliser mon désir. (et nous avons déjà développé cela en détail)

2- vivre pour être bon : l'homme bon cherche à faire le bien

Ici le point de départ n'est pas du tout le même.

ETANT DONNÉ que je veux faire le bien, et non le mal,
QUE DOIS-JE FAIRE pour y parvenir ?

Dans cette situation ma conscience, le flux de mes pensées n'est plus seulement préoccupé de moi-même. Apparaît dans mon champ de pensée un couple de mots tout à fait bizarre : le BIEN et le MAL.

Mais qu'est-ce que c'est que le Bien ? Selon Platon le Bien existe véritablement, il est infiniment supérieur au bien individuel, et les hommes qui vont vraiment au bout de leur humanité ce sont ceux, justement qui sont capables de mettre au premier rang la recherche du Bien en général, quitte à sacrifier la recherche de leur Bien personnel, de leur propre bonheur. Ce bien supérieur au bien particulier, Socrate l'appelle la justice. Donc résumons nous, l'être humain agit moralement lorsqu'il ne se détermine pas à agir en fonction de la préoccupation égoïste pour son propre bonheur, mais en fonction d'un Bien, d'une Justice, qui dépasse sa personne particulière. La vision morale du monde affirme donc que la destination de l'être humain n'est pas de rechercher son propre bonheur, mais **de chercher à être un homme bon, juste**. Je n'agis plus en fonction de mon désir d'être heureux, mais en fonction de ma conscience morale.

Sur ce point, Kant est tout à fait d'accord avec Platon, et il le dit très clairement :

«Deux choses remplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes, à mesure que la réflexion s'y attache et s'y applique : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi ».

Mais cet éloge de la morale ne pose-t-il pas un grave problème ? N'avons nous pas par ailleurs eu à étudier deux textes, l'un de Nietzsche, l'autre de Locke, qui montrent que la morale ne fait pas d'abord de nous des personnes justes et bonnes, mais des personnes conformes à des normes sociales ?

B) les limites des morales traditionnelles (Nietzsche et Locke)

1-Locke : la conscience morale est empli de préjugés

(Lire le texte : [Locke - morale sociale mère des préjugés](#))

Locke parle de ce que Freud appellera deux siècles plus tard le **surmoi** : l'enfant ne distingue pas le bien et le mal de façon naturelle. On lui impose des principes qu'il va épouser par mimétisme. Nous avons déjà remarqué qu'en tant qu'il est un être social, l'être humain est d'abord un enfant, un **être mineur**, qui vit à l'intérieur d'une société dans laquelle on lui transmet une **culture**, et au cœur de cette culture, il y a une **morale sociale** qui lui impose des normes et des valeurs que l'enfant va intérioriser dans sa psyché sous la forme d'un **surmoi**, par double mécanisme du **refoulement** et de la **sublimation**. Ainsi l'enfant est-il incapable de questionner ces normes et valeurs, donc ils vont devenir pour lui « *vérité d'évangile* ». Autrement dit elle vont être intériorisées si profondément qu'elles vont façonner sa conscience. Rien de nouveau pour nous dans ce texte de Locke, qui a simplement le mérite de résumer tout ce que nous avons vu dans notre deuxième cours : notre conscience morale est avant tout une conscience sociale. Elle façonne en nous une certaine manière d'être (l'**habitus** de Bourdieu).

Et une fois devenus adultes ? Et bien ils se mettront à vénérer ces idées, et resteront incapables de les remettre en cause parce qu'elles définissent leur réalité. Elles modèlent leur vision du monde. Et c'est ainsi que les hommes peuvent devenir profondément intolérants : parce qu'ils ignorent que leurs propres normes, valeurs, principes moraux sont simplement un héritage culturel,

relatif à une société donnée, et pas un ensemble de principes **absolus** qu'il serait impossible de remettre en cause.

2- Nietzsche : la morale écrase l'individu sous la normalisation sociale. sociales

(lire le texte : [Nietzsche - la morale opprime l'individu](#))

Par conséquent, on est amené à s'interroger sur l'idée de Platon selon laquelle l'être humain n'est pas d'abord fait pour rechercher son propre bonheur, mais pour faire « le bien », « être juste ». En effet le texte de Nietzsche va plus loin que celui de Locke. Non seulement notre « morale » n'est pas absolument vraie, mais en plus elle peut être destructrice pour l'individu.

Le mot « vertu » est assimilé au bien, à un ensemble de qualités que l'on doit posséder, par opposition au vice, qui renvoie au mal, à un manque d'être, à un ensemble de défauts dont nous devons nous tenir éloignés. Mais **Nietzsche** dévoile le caractère social de ces appréciations, et montre qu'en fait les vertus ne sont pas bonnes pour la nature et l'épanouissement de l'individu, mais elles font de lui un « instrument » au service de la société toute entière. (pour une explication plus précise, cliquez ici).

C) dépasser cette limite ? La philosophie de la morale de Kant comme recherche d'une éthique universelle

(lire le texte : [Kant - l'être humain est profondément moral](#))

Nous venons de voir avec Locke et Nietzsche que les conceptions du bien et du mal sont relatives parce qu'elles sont des constructions sociales. Elles varient d'une culture à une autre. Et on peut se demander si « le bien » est réellement « le bien », s'il n'est pas le mal.

Or de ce point de vue, un philosophe est absolument essentiel dans l'histoire de la pensée humaine à propos de la question du bien et du mal : **Emmanuel Kant**. Kant reconnaît bien sur que la morale sociale est tout à fait discutable, variable, contingente. Mais il se demande s'il n'existe pas dans l'esprit humain une conception absolue du bien et du mal, une conception du bien et du mal universelle, valable pour tous les êtres humains. Autrement dit, ne pouvons-nous pas, en mettant de côté nos croyances, grâce à notre seule intelligence, donner un sens précis et compréhensible par tous au bien et au mal ? N'y a-t-il pas dans notre esprit des principes absolus et universels du bien et du mal ?

Sa réponse est OUI. Oui, il existe en nous un principe absolu de distinction du bien et du mal. Selon Kant, la marque de l'absolu en nous, c'est tout simplement la raison.

C'est pourquoi il distingue radicalement deux usages de la **raison** :

La recherche égoïste du bonheur	L'usage pur de la raison morale
La prudence : la raison n'est qu'un outil pour faire le tri entre mes pulsions, et ainsi me permettre d'arriver à une satisfaction durable, le bonheur. Au centre de la prudence, il y a ma volonté de vivre.	'éthique ou morale rationnelle. Au centre de l'éthique, il y a ma conscience. La raison n'est plus un outil, elle devient un principe absolu. Cela revient à un seul commandement (impératif catégorique) : <i>« Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature »</i>
Ici la raison n'est qu'un outil pour faire le tri entre nos désirs.	Ici la raison devient un principe à partir du moment où notre volonté ne pense plus en fonction de notre existence particulière (moi, ma famille, ma tribu) mais en fonction de la totalité, de l'universalité. La formulation enfantine de

	l'impératif catégorique est la suivante « et si tout le monde faisait comme toi ? »
--	---

Or Kant affirme que si l'on réfléchit comme on le fait dans la colonne de droite, on arrive effectivement à formuler, juste par l'usage de notre réflexion, un principe moral fondamental, qu'il appelle **impératif catégorique**. Cette loi fondamentale de la morale peut être formulée aussi de la manière suivante : *« Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen ».*

Cette formulation de la morale reconnaît que tous les êtres humains doivent se reconnaître mutuellement la même valeur, la même dignité. La plus fondamentale des vertus, c'est le **respect** de l'autre en tant que personne.

Ce qui fait notre humanité, c'est notre capacité à agir comme des personnes morales.

Remarque sur la liberté : Pour Kant, le mot liberté a deux sens radicalement opposés :

La fausse liberté ou licence	La vraie liberté ou autonomie
: croire qu'on est libre alors qu'on est déterminé par nos désirs (le caprice).	: être libre, c'est se comporter comme un véritable sujet, c'est-à-dire comme un être législateur. C'est pourquoi l'action morale est supérieure en liberté à la simple prudence : dans la morale, je légifère en fonction de la totalité, de l'absolu, de l'universel.

Remarque finale : au fond, quelle différence avec les morales sociales, culturelles ? Cette question est absolument essentielle, et je reconnais que cette dernière sous-partie ne sera pas parfaitement claire tant qu'on ne l'aura pas revue en cours. Voilà néanmoins une dernière explication.

Kant reconnaît tout à fait que les enfants développent une morale particulière, qui change suivant la société où ils grandissent. Bien sur, cette morale là n'est ni universelle, ni absolue. Et ce qu'on y appelle le bien est en fait hautement critiquable.

Mais, nous dit-il, tous les enfants du monde, en grandissant, développent leur raison, leur faculté de connaître. Or celle-ci est la même pour tous les hommes. Si seulement on proposait aux enfants de mettre de côté leurs préjugés, on verrait que très vite ils retrouveraient les principes de la morale universelle implantés dans l'esprit de tous les êtres humains, et qui repose sur un mot : l'universalité, le respect d'autrui, de tout autre, quelque soit sa croyance, sa culture, sa couleur de peau. Cette universalité du respect de l'autre, c'est cela que Kant appelle la morale universelle.

Platon : l'anneau de Gygès

Les hommes prétendent que, par nature, il est bon de commettre l'injustice et mauvais de la souffrir, mais qu'il y a plus de mal à la souffrir que de bien à la commettre. Aussi, lorsque mutuellement ils la commettent et la subissent, et qu'ils goûtent des deux états, ceux qui ne peuvent point éviter l'un ni choisir l'autre estiment utile de s'entendre pour ne plus commettre ni subir l'injustice. De là prirent naissance les lois et les conventions, et l'on appela légitime et juste ce que prescrivait la loi. Voilà l'origine et l'essence de la justice: elle tient le milieu entre le plus grand bien – commettre impunément l'injustice – et le plus grand mal – la subir quand on est incapable de se venger. Entre ces deux extrêmes, la justice est aimée non comme un bien en soi, mais parce que l'impuissance de commettre l'injustice lui donne du prix. En effet, celui qui peut pratiquer cette dernière ne s'entendra jamais avec personne pour s'abstenir de la commettre ou de la subir, car il serait fou. Telle est donc Socrate, la nature de la justice, et telle son origine, selon l'opinion commune.

Maintenant, que ceux qui la pratiquent agissent par impuissance de commettre l'injustice, c'est ce que nous sentirons particulièrement bien si nous faisons la supposition suivante. Donnons licence au juste et à l'injuste de faire ce qu'ils veulent; suivons les et regardons où, l'un et l'autre, les mène le désir. Nous prendrons le juste en flagrant délit de poursuivre le même but que l'injuste, poussé par le besoin de l'emporter sur les autres: c'est ce que recherche toute nature comme un bien, mais que, par loi et par force, on ramène au respect de l'égalité. La licence dont je parle serait surtout significative s'ils recevaient le pouvoir qu'eut jadis, dit-on, l'ancêtre de Gygès le Lydien. Cet homme était un berger, au service du roi qui gouvernait alors la Lydie. Un jour, au cours d'un violent orage, accompagné d'un séisme, le sol se fendit et il se forma une ouverture béante près de l'endroit où il faisait paître son troupeau. Plein d'étonnement, il y descendit, et (...) vit un cheval de bronze creux, percé de petites portes; s'étant penché vers l'intérieur, il y aperçut un cadavre de taille plus grande, semblait-il, que celle d'un homme, et qui avait à la main un anneau d'or, dont il s'empara; puis il partit sans prendre autre chose. Or, à l'assemblée habituelle des bergers qui se tenait chaque mois pour informer le roi de l'état de ses troupeaux, il se rendit portant au doigt cet anneau. Ayant pris place au milieu des autres, il tourna par hasard le chaton de la bague vers l'intérieur de sa main; aussitôt il devint invisible à ses voisins qui parlèrent de lui comme s'il était parti. Étonné, il mania de nouveau la bague en tâtonnant, tourna le chaton en dehors et, ce faisant, redevint visible. S'étant rendu compte de cela, il répéta l'expérience pour voir si l'anneau avait bien ce pouvoir; le même prodige se reproduisit: en tournant le chaton en dedans, il devenait invisible, en dehors, visible. Dès qu'il fut sûr de son fait, il fit en sorte d'être au nombre des messagers qui se rendaient auprès du roi. Arrivé au palais, il séduisit la reine, complota avec elle la mort du roi, le tua, et obtint ainsi le pouvoir.

Si donc il existait deux anneaux de cette sorte, et que le juste reçut l'un, l'injuste l'autre, aucun, pense-t-on, nul ne serait de nature assez adamantine¹ pour persévérer dans la justice et pour avoir le courage de ne pas toucher au bien d'autrui, alors qu'il pourrait prendre sans crainte ce qu'il voudrait sur la place publique, s'introduire dans les maisons pour s'unir à qui lui plairait, tuer les uns, briser les fers des autres et faire tout à son gré, devenu l'égal d'un dieu parmi les hommes. (...)

Et l'on citerait cela comme une grande preuve que personne n'est juste volontairement, mais par contrainte, la justice n'étant pas un bien individuel, puisque celui qui se croit capable de commettre l'injustice la commet.

Platon, *La République*, livre 2 [Retour au texte](#)

John Locke : l'éducation, mère de tous les préjugés (critique de la morale sociale, 1)

Ceux qui veillent (comme ils disent) à donner de bons principes aux enfants (bien peu sont démunis d'un lot de principes pour enfants auxquels ils accordent foi), distillent dans l'entendement de l'enfant jusque là sans préjugés ces doctrines qu'ils voudraient voir mémorisées et appliquées (n'importe quel caractère se marque chez l'enfant comme sur du papier blanc): elles sont enseignées aussitôt que l'enfant commence à percevoir et, quand il grandit, on les renforce par la répétition publique ou par l'accord tacite du voisinage; ou au moins par l'accord de ceux dont l'enfant estime la sagesse, la connaissance et la piété et qui voient dans ces principes le fondement sur lequel bâtir leur religion et leurs mœurs: ainsi ces doctrines acquièrent-elles la réputation de vérités innées, indubitables et évidentes par elles-mêmes.

On peut ajouter que, lorsque des enfants éduqués ainsi deviennent adultes et reviennent sur ce

1 Qui a la dureté et la pureté du diamant.

qu'ils pensent, ils n'y peuvent rien trouver de plus ancien que ces opinions qu'on leur a enseignées avant que la mémoire ait commencé à tenir le registre de leurs actes ou des dates d'apparition des nouveautés. Ils n'ont dès lors aucun scrupule à conclure que ces propositions dont la connaissance n'a aucune origine perceptible en eux ont été certainement imprimées sur leur esprit par Dieu ou la Nature et non enseignées par qui que ce soit. Ils conservent ces propositions et s'y soumettent avec vénération, comme beaucoup se soumettent à leurs parents non pas parce que c'est naturel (dans les pays où ils ne sont pas formés ainsi, les enfants n'agissent pas ainsi) mais parce qu'ils pensent que c'est naturel.

LOCKE, Essai sur l'entendement humain (1689) [Retour au texte](#)

Friedrich Nietzsche : les vertus sociales oppriment l'individu (critique de la morale sociale 2)

Nous disons bonnes les vertus d'un homme, non pas à cause des résultats qu'elles peuvent avoir pour lui, mais à cause des résultats qu'elles peuvent avoir pour nous et pour la société : dans l'éloge de la vertu on n'a jamais été bien « désintéressé », on n'a jamais été bien « altruiste » ! On aurait remarqué, sans cela, que les vertus (comme l'application, l'obéissance, la chasteté, la piété, la justice) sont généralement nuisibles à celui qui les possède, parce que ce sont des instincts qui règnent en lui trop violemment, trop avidement, et ne veulent à aucun prix se laisser contrebalancer raisonnablement par les autres. Quand on possède une vertu, une vraie vertu, une vertu complète (non une petite tendance à l'avoir), on est victime de cette vertu ! Et c'est précisément pourquoi le voisin en fait la louange ! On loue l'homme zélé bien que son zèle gêne sa vue, qu'il use la spontanéité et la fraîcheur de son esprit : on vante, on plaint le jeune homme qui s'est « tué à la tâche » parce qu'on pense : « Pour l'ensemble social, perdre la meilleure unité n'est encore qu'un petit sacrifice ! Il est fâcheux que ce sacrifice soit nécessaire ! Mais il serait bien plus fâcheux que l'individu pensât différemment, qu'il attachât plus d'importance à se conserver et à se développer qu'à travailler au service de tous ! » On ne plaint donc pas ce jeune homme à cause de lui-même, mais parce que sa mort a fait perdre à la société un instrument soumis, sans égards pour lui-même, bref un « brave homme », comme on dit.

Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir* [Retour au texte](#)

Kant : l'homme est un être profondément moral

« Tout homme a une conscience et se trouve observé menacé de manière générale tenu en respect (respect lié à la crainte) par un juge intérieur et cette puissance qui veille en lui sur les lois n'est pas quelque chose de forgé -arbitrairement- par lui-même mais elle est inhérente à son être. Elle le suit comme son ombre quand il pense lui échapper. Il peut sans doute par des plaisirs ou des distractions s'étourdir ou s'endormir, mais il ne saurait éviter parfois de revenir à soi ou de se réveiller dès lors qu'il en perçoit la voix terrible. Il est bien possible à l'homme de tomber dans la plus extrême abjection où il ne se soucie plus de cette voix, mais il ne peut jamais éviter de l'entendre. Cette disposition intellectuelle originaire et (puisque'elle est la représentation du devoir) morale qu'on appelle conscience, a en elle-même ceci de particulier que bien que l'homme n'y ait affaire qu'avec lui-même, il se voit cependant contraint par sa raison d'agir comme sur l'ordre d'une autre personne. Car le débat dont il est ici question est celui d'une cause judiciaire devant un tribunal. Concevoir celui qui est accusé par sa conscience comme ne faisant qu'une seule et même personne avec le juge, est une manière absurde de se représenter le tribunal : car s'il en était ainsi l'accusateur perdrait toujours. C'est pourquoi pour ne pas être en contradiction avec elle-même, la conscience humaine en tous ses devoirs doit concevoir un autre (comme l'homme en général) qu'elle-même comme juge de ses actions. Cet autre peut être maintenant une personne réelle ou seulement une personne idéale que la raison se donne à elle-même. »

Kant, *Métaphysique des mœurs* [Retour au texte](#)